



La collection de poche des éditions Zulma

Le Jardin sur la mer

Mercè Rodoreda (1908-1983) grandit avec son grand-père, figure pittoresque, catalaniste et bohème. Il lui transmet l'amour des fleurs, le fil rouge de son œuvre. Au sortir de l'adolescence, elle écrit dans des revues littéraires, publie nouvelles et romans. Républicaine, elle fuit la guerre civile espagnole pour Paris, Bordeaux, Limoges puis la Suisse, et connaît la précarité. Pour autant, elle n'abandonne jamais l'écriture. Elle passe presque quarante ans en exil et ne revient en Catalogne qu'à la fin de sa vie. À sa mort, elle laisse un dernier manuscrit inachevé et une œuvre considérable tout en finesse et en poésie.

« Mercè Rodoreda disait avoir un lien particulier avec les fleurs. Et puisqu'elle était privée de fleurs comme de jardin, elle en a fait tout un livre. »

Libération

« L'une des plus belles voix de la littérature catalane. »

Sud Ouest

« Une ambiance entre *La Cerisaie* de Tchekhov et *Downtown Abbey* sous le soleil catalan. C'est lumineux et savoureux. »

La Montagne

M E R C È R O D O R E D A

LE JARDIN
SUR LA MER

*Roman traduit du catalan
par Edmond Raillard*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Le Jardin sur la mer
s'inscrit dans notre
BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES

La couverture du *Jardin sur la mer*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Jardi vora el mar
Rodoreda, Mercè

© Institut d'Estudis Catalans, 1967.
Published in agreement with Casanovas & Lynch Literary Agency.
© Zulma, 2025, pour la traduction française ;
2026, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Dieu est au fond du jardin.

ROBERT KANTERS

I

Moi, j'ai toujours aimé connaître tout ce qui arrive aux gens, bien que je ne sois pas bachelier... C'est parce que j'aime les gens. Et les propriétaires de cette maison, je les aimais. Mais cela fait si longtemps, de tout ça, qu'il y a bien des choses dont je ne me souviens plus. Je suis trop vieux et parfois je m'embrouille malgré moi... Pas besoin d'aller voir des films à l'Excelsior, les étés où ils venaient avec leurs amis. L'un d'entre eux peignait la mer. Feliu Roca, c'est comme ça qu'il s'appelait. Il avait fait des expositions à Paris et je crois qu'il est connu à Barcelone et qu'il a gagné beaucoup d'argent grâce à cette étendue bleue. Il l'a peinte de toutes les façons : calme, en folie, avec de hautes vagues, avec des vaguelettes. Verte, de la couleur de la peur. Et grise, de la couleur des nuages. Des marines. Il disait qu'il peignait des marines et ses amis lui disaient qu'il ferait mieux de faire des taches, que c'était ça qui plaisait aux Américains. Et ils se moquaient de lui, disant que la mer avait été assez peinte comme ça, et lui... Un garçon charmant, avec des cheveux tirant sur le blond et des yeux bleus un peu endormis, somnolents. Parfois il bégayait. Quand il n'obtenait pas les couleurs qu'il voulait : celles qu'il mélangeait, je veux dire. Et il me disait : « Il est plus difficile de peindre cette bête bleue que de s'occuper des fleurs. » Et je lui répondais : « Oui, vous avez raison. Les fleurs poussent toutes seules. C'est

peut-être pour ça qu'on a aussi peu de mérite à être jardinier... » Je lui disais ça pour lui faire plaisir et alors il m'expliquait que lorsqu'il aurait peint la mer sous tous les aspects que peut prendre la mer il me peindrait, moi, assis au soleil. Je ne le croyais pas, bien sûr... Chaque été, quand il venait, j'étais content de le revoir et je crois que lui aussi était content de me voir. Six étés... En tout, six étés et un mauvais hiver... Ils avaient une amie – elles étaient deux qui venaient toujours – qui s'appelait Eulàlia. L'autre s'appelait Maragda. Elle était modiste et avait été la patronne de madame Rosamaria, qui avait travaillé avec elle quand elle était jeune, et c'est comme ça qu'elles étaient devenues amies. Quand elles revenaient du bain, le matin, je m'arrangeais pour être occupé aux corbeilles, juste là. À celle-ci, couverte de mimosa épineux ; pour les entendre parler. Et toute cette gaieté, toute cette jeunesse, tout cet argent... Et tout de tout... Deux malheurs. Un jour, j'ai vu un oiseau se laisser mourir. C'était sans doute un oiseau désespéré, comme Eugeni.

La première fois que Madame et Monsieur sont venus, c'était au début du printemps ; ils venaient de se marier. Lui, je le connaissais déjà. Je l'avais vu deux fois : quand il était venu voir la propriété avant de l'acheter et une autre fois, quand il est venu voir comment avançaient les travaux qu'il faisait faire. La deuxième fois, il m'avait dit qu'il me gardait, que je lui convenais comme jardinier. Ils avaient fait leur voyage de noces à l'étranger, suivi d'un court séjour ici. Beaucoup de promenades et de moments passés sur le mirador à regarder le va-et-vient de la mer et le ciel avec tout ce qui bouge là-dedans et bien serrés l'un contre l'autre et parfois enlacés. Si c'était le jour, quand je m'appro-

chais je toussais pour les prévenir et, bien que ce ne soit pas un péché que deux personnes mariées se tiennent enlacées, je pensais qu'ils seraient fâchés que je les voie. Quima, la cuisinière, était venue pour ces quelques jours. Ensuite, ils ont pris l'habitude de l'engager pour la saison, parce qu'en été la cuisinière qu'ils avaient à Barcelone allait dans sa famille. Quima me demandait de lui raconter tout ce qu'ils faisaient dans le jardin et moi je lui demandais de me raconter tout ce qu'ils faisaient dans la maison, parce qu'elle savait beaucoup de choses par Miranda, une des femmes de chambre, qui venait du Brésil. Cette Miranda portait une robe noire, tellement étroite sur tout son corps, aussi mince que celui d'un serpent, qu'elle aurait mieux fait de ne rien porter du tout. Et un tablier en dentelle, pas plus grand que la main. Et elle n'était pas peu fière. Mais Quima ne pouvait pas m'en raconter beaucoup, parce qu'il ne se passait pas grand-chose. Parfois, monsieur Francesc mettait une olive dans la bouche de madame Rosamaria et elle la prenait entre ses dents... Lui, on voyait bien qu'il était fou d'elle. Quima m'a dit que quand Miranda lui racontait ça, elle, Miranda, qui était plutôt couleur de réglisse, elle devenait toute blanche. D'envie, d'après Quima. Il semblerait qu'elles sont comme ça, ces filles du Brésil. Un jour où ils étaient partis se promener en voiture, Quima m'a fait monter en haut et moi j'avais très peur qu'ils reviennent et qu'ils nous prennent sur le fait, et elle m'a dit : « Tu vas voir ces bijoux ! Monsieur Francesc est un des hommes les plus riches de Barcelone. » Et elle m'a montré beaucoup de bijoux et elle disait tout le temps qu'ils étaient en brillants ; et aussi un collier, avec une poire verte qui pendait au milieu. Des gens riches pour de bon. Et pas méfiants. Par les rainures d'un store, nous avons regardé

le jardin. La villa d'à côté et les terres tout autour, ce n'était alors qu'un champ d'herbe et de lézards.

Ils sont partis et ils ont dit qu'ils reviendraient en juin avec des amis. Ils m'ont donné les clefs et m'ont confié la maison, que je devais aérer de temps en temps. Quand j'ai reçu la lettre qui disait qu'ils revenaient, je me suis réjoui. Conformément à leurs instructions, j'ai embauché Quima pour l'été et elle était rouge de joie, parce que dans sa lettre monsieur Francesc disait qu'il aimait beaucoup sa façon de préparer les soles au four. Miranda est arrivée deux ou trois jours avant, avec de grosses valises, sans dire un mot. Moi, je me suis occupé de mes plantes, à l'extérieur. Et elle de la poussière, à l'intérieur. Ils sont venus par la mer. Quelques jours plus tard, nous avons entendu la sirène du petit bateau et tout de suite après je l'ai vu approcher, et quand il a été assez près du rivage ils ont mis à l'eau le canot à moteur et ils sont restés sur la plage, parce qu'ils étaient en tenue de bain, et ils ont commencé à nager et une de leurs amies a commencé à patiner sur l'eau, comme une marionnette. Ils ont amené avec eux un professeur qui leur apprenait à patiner comme ça et madame Rosamaria, pour rire, m'a demandé si j'aimerais apprendre et je lui ai dit que pour moi c'était un peu tard. Elle m'a demandé s'il y avait des fleurs malades et je lui ai dit qu'elles étaient toutes en bonne santé, Dieu merci. Ils ont pris Marionna comme femme de chambre : une fille du village que je connaissais de vue, très jeune, petite et à la peau aussi lisse qu'un galet.

La nuit, depuis l'allée de tilleuls et de mûriers, je regardais souvent leur chambre. J'ai toujours aimé me promener la nuit dans le jardin, pour le sentir respirer. Et quand je m'en lassais, je retournais sans me presser à ma maisonnette et je sentais la vie paisible de tout ce

qui est vert et plein de couleurs en plein jour. J'ai commencé à me rendre compte que quelqu'un se promenait dans le jardin tard dans la nuit. J'ai fait le guet et j'ai vu que c'était Miranda. J'étais très fâché, parce qu'elle se promenait avec une branche à la main et elle m'en fichait de grands coups sur les plantes. Une nuit, je me suis montré et je l'ai traitée de tous les noms.

— Miranda ? m'a dit Quima un jour. Je ne l'aime pas. Méfiez-vous des gens qui sont debout quand c'est l'heure de dormir. Ce que Miranda voudrait... Mais il me semble que Monsieur ne s'intéresse qu'à une seule chose... Elle peut dormir tranquille, madame Rosamaria.

— Il y a des hommes qui aiment les personnes qui viennent de loin et ça les fait penser à des arbres et à des plumes multicolores. Ils préfèrent ça, lui ai-je dit.

Et Quima m'a dit que j'étais fou à lier et qu'elle ne m'adresserait plus la parole. Pas si fou que ça. Mine de rien, Miranda tendait ses filets.

J'ai mis longtemps à en apprendre sur mademoiselle Eulàlia, celle qui savait patiner sur la mer. Elle avait la peau blanche et les cheveux noirs, et un air réservé. Elle n'était pas comme Madame, qui répandait une atmosphère qui ressemblait au beau temps. Au début, j'ai cru que Feliu, le peintre, était amoureux de mademoiselle Eulàlia, mais il avait assez de maux de tête avec sa peinture et un jour où j'ai plaisanté à ce sujet il m'a dit que les femmes qui faisaient des manières ne lui disaient rien ; que les femmes, il valait mieux que ce soit quelqu'un d'autre qui les amuse et qu'à un bouquet de roses il préférerait un bouquet de... Et du doigt il m'a montré des fleurs. « Des digitales, ai-je dit, des fleurs simples. » Et il m'a dit : « Il y a des femmes qui m'avalerait tout cru, si je ne faisais pas attention, et adieu le

peintre, avant même d'avoir commencé. »

Je ne sais pas s'il avait raison et lui non plus ne devait pas le savoir, mais ça nous faisait rire. Et, de temps en temps, Quima me demandait ce que Miranda faisait la nuit.

— Rien. Elle se promène... Tant qu'elle n'abîme pas mes plantes, qu'elle fasse ce qu'elle veut.

Une nuit où il y avait beaucoup de lune, elle s'est baignée. Sans la lune, je ne l'aurais pas reconnue. Elle est entrée dans l'eau en courant, comme si elle entraînait dans une mer d'encre. Et quand elle est sortie de l'eau, elle brillait comme une olive. Elle s'est étendue sur le sable et elle y est restée si longtemps que j'ai cru qu'elle s'était endormie. Et l'eau, sssaaah, ssaaah, tantôt je monte, tantôt je descends... J'ai imité le chant de la grenouille et Miranda, aucune réaction. Immobile comme une morte. À la fin, j'en ai eu assez de chanter. Je suis allé me coucher et alors que je commençais à m'endormir : coââ... coââ... coââ... Juste sous ma fenêtre. Je l'aurais tuée. Mais j'ai fait semblant de dormir et depuis lors je l'ai toujours regardée de travers.

Un jour, Madame est venue voir le jardin et je lui ai montré les semis. « Vous voyez tout ça ? lui ai-je dit. C'est tout petit, mais ça va devenir des fleurs et quand vous serez partis elles auront fleuri et il ne restera rien, juste des petites graines. » Elle avait l'air un peu estomaquée, parce que personne ne lui avait jamais expliqué aussi clairement ce qui se passe avec les petites plantes qui naissent d'une graine. Je l'ai bien regardée. Elle était belle. Elle avait quelque chose que moi, qui ne suis qu'un jardinier, je ne saurais peut-être pas expliquer. Ce que je ne sais pas expliquer, surtout, c'est les choses délicates... Et même si un jardinier c'est quelqu'un

d'un peu différent des autres gens, parce que nous avons affaire à des fleurs, et nous avons aussi affaire à la terre. On peut dire qu'une chose compense l'autre. Mais avec elle, je veux dire avec Madame, c'était comme si je n'avais affaire qu'à des fleurs. Je m'embrouille un peu, je crois. Mais Madame me plaisait beaucoup... Pour la regarder, c'est tout. Parfois, j'avais envie de lui dire : « Asseyez-vous, je vais vous regarder. » Je n'ai jamais osé, évidemment. Mais je le lui aurais dit si je n'avais pas pensé que et d'un, elle aurait cru que j'avais perdu la raison, et de deux, elle m'aurait peut-être congédié.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ? m'a demandé Feliu un jour où je le regardais peindre.

— Au village ?

— Non. Sur la propriété.

— Quand je suis revenu de l'armée. Dans ce jardin, il y a des arbres que j'ai plantés moi-même, et pas les plus jeunes. J'ai connu deux propriétaires. Madame Pepa, une dame avec un caractère de tous les diables et plus vieille que la marche à pied. Et monsieur Rovira, bon comme le pain et qui ne se mêlait jamais de rien. Mais les propriétaires actuels me laissent embellir le jardin, surtout avec des fleurs de saison, et dès le premier jour ils m'ont dit de ne pas regarder à la dépense.

— Vous aimez ce que je peins ?

— Je ne sais pas trop... On dira ce qu'on voudra, moi, la mer, je la préfère au naturel.

Et un jour il m'a dit de m'asseoir, qu'il préparait une couleur et qu'il voulait que je lui dise ce que j'en pensais, parce que lui il n'avait plus les yeux en face des trous, et il m'a fait griller au soleil parce qu'il n'en finissait pas avec son petit pinceau. Il était ravi quand je lui ai dit que la couleur ressemblait beaucoup à la couleur de l'eau, en moins léger... Et quand je lui ai dit

que j'avais du travail, il m'a dit de ne pas partir tout de suite et, pour ne pas être malpoli, je suis resté encore un petit moment.

Miranda faisait beaucoup de simagrées pour le conquérir. Elle lui disait qu'il fallait qu'il la peigne devant les rhododendrons. Moi il m'avait dit qu'il me peindrait, sans que je le lui demande. Et Miranda se mettait devant lui et faisait des mines et prenait des poses et lui demandait comment il la préférait, jusqu'au jour où il lui a dit qu'il n'avait pas le temps de la peindre, mais qu'il la dessinerait. Il l'a gardée plantée debout pendant plus d'une heure et il la grondait tout le temps parce qu'il disait qu'elle avait bougé. La fille avait l'air d'être en bois et c'est tout juste si elle osait respirer. Quand il lui a montré le dessin, elle est partie furieuse, parce que Feliu avait dessiné un crapaud.

Mademoiselle Maragda disait qu'à la place de Madame elle mettrait Miranda à la porte séance tenante. Elle était jolie et c'était un danger. Et, malgré tous ses efforts, elle ne la faisait pas rire du tout. Apparemment, madame Rosamaria lui avait dit un jour qu'elle aimait le danger et qu'elle ne ferait rien et qu'elle n'avait peur de rien. Monsieur Francesc, quand sa femme était à côté de lui, il ne voyait rien d'autre. « Oui, a dit Feliu un jour, il est clair qu'il tient beaucoup à elle, peut-être plus que je n'aurais cru au début, avec l'histoire d'Eugeni. » Cette année-là, ils étaient venus avec des amis français qui avaient une fille. Ils logeaient à l'auberge de Bergadans, mais ils passaient toutes leurs journées ici. La fille patinait sur l'eau et parfois la dame s'installait à la cuisine pour préparer une spécialité. Moi, ça m'amusait toutes ces allées et venues, mais ils m'esquintaient un peu le jardin et un jour j'ai dû demander à Madame de leur dire, en mettant les formes, que s'ils voulaient des fleurs

qu'ils me demandent de les leur cueillir, parce qu'ils les arrachaient et abîmaient les plantes. La jeune Française est tombée amoureuse de Feliu. Enfin, amoureuse... Ce que je veux dire, c'est qu'elle s'est accrochée à lui comme de la glu. Toute la journée, elle était devant lui, ou derrière, et elle a dit qu'elle voulait apprendre à peindre et le monsieur français a demandé à Feliu s'il voulait être le professeur de sa fille et Feliu a été obligé de dire oui pour ne pas être déplaisant envers Monsieur et Madame, mais dans le fond il maudissait la demoiselle et le père et toute la cour céleste. Et la voilà chargée d'un chevalet et d'une boîte de peinture, et le plus fort c'est que le père mettait son grain de sel et donnait des conseils à ce pauvre Feliu, qui enrageait. Il me disait : « D'abord, elle devrait apprendre à dessiner, cette créature céleste... » Mais ce qu'ils voulaient, aussi bien les parents que la fille, c'était voir des couleurs. Le jour où je lui ai raconté ça, Quima m'écoutait à peine. C'est le jour où elle m'a fait remarquer que Madame était toujours et seulement avec ses amies. Le matin elles se baignaient et ensuite elles allaient dans les villages des alentours et elles y déjeunaient. Les messieurs allaient comme qui dirait d'un côté et les dames de l'autre. Et Miranda est revenue à la charge, mais contre monsieur Francesc.

À la fin de l'été, Monsieur est venu me voir pour me dire qu'ils allaient donner une grande fête avant de partir et que je devais enlever la corbeille qui se trouvait entre les deux magnolias. J'ai cru avoir mal entendu. Qu'est-ce que vous dites ? ai-je demandé. Il a répété et j'ai eu le plus grand mal à surmonter ma surprise.

— Juste quand elle est en fleurs, avec des lis du Pérou et des pensées de Hollande ? Vous croyez qu'une cor-

beille en pleine floraison, c'est comme une chaise qu'on peut déplacer, tantôt ici et tantôt là ?

Mais je n'ai pas eu le choix. Il a fallu que j'enlève la corbeille et à la place ils ont mis une table qui allait d'un arbre à l'autre, d'au moins dix mètres de long.

Le lendemain, je m'occupais des œillets d'Inde et je respirais leur odeur, un peu amère, quand Quima s'est approchée de moi en essuyant ses mains à son tablier, et la première chose qu'elle m'a dite c'est :

— Il paraît qu'ils vont engager des extras.

— Et qui c'est ?

— On verra bien.

Et elle est repartie toute soucieuse. Madame lui avait dit que le jour de la fête elle n'aurait rien d'autre à faire que laver et essuyer la vaisselle. Et veiller à tout prix à ce qu'il y ait assez de glace. À cette époque, la nouvelle villa était un champ de misère, avec des mauvaises herbes et des lézards, et les bestioles qui font de la musique, des grillons, quoi. Eh bien le jour de la fête, tout était occupé par les automobiles. Le professeur de patin était déguisé en voleur, avec un trousseau de rossignols accroché à la ceinture. Ils étaient tous déguisés. La petite Française en papillon jaune et bleu et sa mère en démon. Deux jours plus tôt, les électriciens étaient venus installer des lumières dans le jardin et une semaine auparavant mademoiselle Maragda, la modiste, avait fait venir une bande de filles de son atelier et elles étaient toutes au deuxième étage, à confectionner des vêtements pour la fête. Et elles allaient à tout bout de champ à Barcelone pour acheter des dentelles et des rubans, et il manquait toujours quelque chose et Quima et Marionna devenaient folles à cause de tout le travail qui leur tombait dessus. Trois jours avant, les averses ont commencé. Dès qu'ils préparaient quelque chose,

il se mettait à pleuvoir comme vache qui pisse. La mer était démontée et la petite Française collée à Feliu comme une sangsue, Monsieur et Madame de mauvaise humeur, le professeur de patin toute la journée à can Bergadans à jouer aux cartes avec le monsieur français. Les filles cousaient et tout le monde regardait le ciel avec inquiétude. Les topinambours, derrière ma maisonnette, étaient par terre, le canot à moteur s'est détaché et ils ont dû aller le chercher avec une barque et le professeur de patin a failli y laisser la peau parce que la mer était comme un diable en furie. Je restais enfermé toute la journée ; de temps en temps, je regardais par la fenêtre et, si la pluie s'arrêtait un peu, j'allais jeter un coup d'œil pour voir les dégâts dans le jardin. Et la nuit glou... glou... glou... le bruit des rigoles. Et la dernière nuit de pluie, ça a été énorme.

Coups de tonnerre et éclairs en veux-tu en voilà. Impossible de dormir. J'avais la fenêtre ouverte et je voyais les arbres et l'eucalyptus bim, bam, secoués d'un côté à l'autre. Et les feuilles les plus fragiles tombaient par terre et j'ai eu plusieurs gouttières au plafond. Au petit matin, tout s'est calmé et la pluie tombait régulièrement, sans excès. À dix heures, le soleil est apparu comme un prince et la mer est devenue toute bleue.

La fête a commencé par des feux d'artifice. Madame Rosamaria, quand elle est venue me voir pour me demander d'ouvrir les portières des voitures et de leur dire de les mettre dans le champ à côté, pour ne pas gêner, m'a aussi demandé si les artificiers pouvaient préparer leur affaire dans ma maisonnette. Et ils ont rempli ma salle à manger de caisses de fusées et si ça avait pris feu tout aurait explosé.

Tout le monde connaît les feux d'artifice, évidem-

ment. Mais des comme ça, je crois qu'il n'y en avait pas de pareils dans le monde. Ça a duré une demi-heure, montre en main. De marguerites et d'étoiles et de bouquets de toutes les couleurs... Il y avait un motif qui était composé d'étoiles et elles sont restées figées dans l'air pendant près d'une minute, sans se désagréger, et j'ai failli y passer, parce que je retenais ma respiration sans m'en rendre compte. Feliu est venu me trouver.

— Ça vous plaît ?

— Quelle nouba !

— Vous savez pourquoi ? Cette fête...

J'ai dû lui dire que je ne savais pas et alors il m'a dit que madame Rosamaria était enceinte et que monsieur Francesc avait voulu fêter ça.

— Pas possible !

Nous nous sommes accroupis en même temps, parce qu'on avait allumé un chapelet de pétards et beaucoup de fusées et des tas de flammèches nous tombaient dessus. C'est alors que monsieur Francesc est arrivé, très fâché.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Eh bien, rien de particulier, je regarde.

— Vous avez oublié que je vous ai dit de rester à l'entrée ? De nouveaux invités sont arrivés et ils ont laissé leur voiture au milieu du jardin.

Avec Feliu, nous sommes allés voir la voiture et Feliu est monté dedans et l'a conduite dans le champ. Au retour, nous sommes passés au milieu des gens et les musiciens avaient commencé à jouer et tout le monde dansait et j'ai vu les extras sous les magnolias, debout derrière la table. La pauvre Quima ne savait pas où donner de la tête... Ils étaient six, vêtus de noir, avec des revers brillants et les cheveux terriblement gominés.